



Dans la tradition de la «folk horror» et l'hantologie. STEVE TANNER. BOSSENA

## «Enys Men», de la flippe dans les idées

Obsédé par les traditions ancestrales et le cinéma d'exploitation du passé, Mark Jenkin réussit un beau film d'horreur fétichiste et fantasmagorique.

Appelons ça un film ambient. Couleurs saturées, images intensément granuleuses, vases synthétiques aux textures débordantes d'elles-mêmes en musique de fond et sentiment de plus en plus troublant que le temps n'y évolue pas normalement. Appelons ça aussi un film sensation,

sons et images idoines aux données que la protagoniste consigne sur un vieux cahier, «21 avril 1973, 14,3°C, aucun changement.» A chacun ses moyens d'immersion, James Cameron a la 3D en 9K, Mark Jenkin a la pellicule 16 mm, sa propre musique et quelques effets visuels très anciens, les séquences qui re-

viennent comme des rengaines et celles qui dérapent et, de manière effective et impressionnante, secouent, font flipper.

**Comptines.** *Enys Men* est un film d'épouvante, surtout. Elaboré par le Gallois Mark Jenkin dans la tradition de ce qu'on nomme «folk horror»,

cinéma constellé de références aux histoires sans âge qui circulent indûment sous celles plus officielles de l'Eglise et de la littérature, et de l'hantologie, mouvement culturel, musical et audiovisuel obsédé par les myriades de productions de l'ère analogique (cinéma, radio, série télé) dans lesquelles ces histoires ont infusé, *Enys Men* est aussi hautement fétichiste. Le film est hanté par un passé fantasmé et rêvé à l'avance, dont les fantômes circulent autant dans le fond de l'image que dans son grain, son souffle et quelques films qui l'ont précédé (*The Wicker Man* de Robin Hardy semble une référence évidente).

La protagoniste (Mary Woodvine) est isolée sur une île imaginaire au large des Cornouailles. Elle dépend de la météo, des livraisons de fioul qui alimentent son groupe électrogène et s'inquiète du lichen qui pousse sur son ventre et de visions d'enfants fredonnant d'une voix blanche des comptines mystérieuses en s'accompa-

gnant au tambourin. Mais ce qui inquiète et fascine proprement dans ce cauchemar insulaire, et circulaire, est cette forme obsédée par une ère révolue et de sa culture interlope, contre-pouvoir onirique des contrées reculées sur lequel l'establishment était bien incapable de faire agir le moindre ordre et la moindre autorité.

**Délivrance.** A bien des égards, *Enys Men* les reprend à son compte et les brandit en défiance envers l'imaginaire fantastique tel qu'il existe dans le mainstream culturel, où il s'est considérablement normé et appauvri au fur et à mesure des décennies. Succomber à la fantasmagorie de ce beau film provoque non seulement une jouissance, mais une délivrance – ce bonheur de plus en plus rare qu'on trouve à rêver et flipper devant un film, différemment.

OLIVIER LAMM

**ENYS MEN**  
de MARK JENKIN avec  
Mary Woodvine... 1h36.